

DJAMILA ET LES AUTRES

• Lettre de Kouider à Hélène

«Chère Hélène,

«Les quelques mois qui sont passés depuis ma dernière missive m'ont semblé assez longs, très longs même. J'ai erré de région en région, de ville en ville, à la recherche d'images englouties dans la brume des souvenirs ; des images qui me rappellent les vacances de l'été 1974 et cette exquise tournée à travers l'Algérie profonde que nous avions effectuée ensemble. Pourquoi, trente-quatre années après, suis-je revenu sur ce chemin et pourquoi ai-je scrupuleusement cherché les traces de ce qui fut l'une des plus belles saisons de ma vie ? Tu sais, Hélène, je ne connais pas grand-chose à l'amour, mais, ce jour-là, dans le crépuscule rouge et or qui tombait majestueusement sur le jardin assoupi de l'hôtel Caïd de Bou-Saâda, j'ai cru ressentir un peu de cet amour dont on parle tant dans les romans et les films... Je n'ai pas pu en parler, par timidité peut-être, et j'ai tout de suite compris que je n'en parlerai jamais plus durant le reste du séjour.

«Pourtant, tu m'avais dit tellement de belles choses que je devais comprendre que tu étais attachée à moi. Un jour, tu m'avais écrit : «Viens en France ! Ta place est ici.» Je t'avoue que cela m'avait mis hors de moi. J'étais tellement pris par ce que je faisais ici, tellement pressé de voir mon pays se hisser au rang des nations développées, tellement enthousiaste à l'idée de participer à l'édification d'une société de justice et d'égalité que je trouvais ta proposition indécente ! Penser à ma petite personne ? Rien ne pouvait me détourner de cette extraordinaire bataille que menait mon pays, sous la direction de Boumediène, pour que la famine, le sous-développement, la maladie et l'ignorance reculent. Pour que les nababs n'écrasent plus, avec leur argent et leur arrogance, les masses populaires ! Nous avions tant donné au secteur public, tant souffert, tant lutté !

«Aujourd'hui que nous bradons tout

cela au rayon des soldes, aujourd'hui que je pleure tous les abandons et les reniements, que je découvre, chaque matin, l'immense gâchis d'une politique néolibérale qui se traduit par la paupérisation de la population et le creusement de l'écart entre les classes privilégiées et les couches déshéritées, je regrette amèrement de ne pas avoir suivi ton conseil.

«Je viens de la poste et les quelques sous qui sont dans ma poche et qui représentent ma pension de retraité ne me suffiront même pas pour vivre (survivre) jusqu'à la moitié du mois. J'ai tout donné à ce pays et je n'ai rien gagné. Ils nous ont eus ! Nous y avions tellement cru que nous oubliâmes de penser à nous ! Il nous suffisait d'attendre de lire le bonheur sur les visages des sans-grade et de voir le bonheur collectif submerger nos terres ! Cela aurait pu nous consoler et nous aurions accepté toutes les privations, tous les sacrifices, mais à voir le train de vie des uns et l'immense désespoir des autres, nous avons aujourd'hui l'impression d'avoir été les dindons de la farce. Car, pendant que nous bâtions ce pays, ils amassaient de l'argent...

«Hélène, ne m'en veux pas d'avoir évoqué cela. Ce sont les élucubrations d'un vieux nostalgique, un grand cadre de l'époque qui ne mange même pas à sa faim. Oui, je te l'avoue, enfin, aujourd'hui, je quitterai ce pays sans problème. Il ne m'appartient plus. Il appartient aux nouveaux riches...

«Kouider qui attend ta réponse»

• Lettre d'Abdelhamid à son père

«Cher papa, ne m'en veux pas si je ne rentre pas d'Italie. J'ai tellement souffert pour réussir cette «harga» que je ne vais pas tout gâcher à cause de ce mariage qui ne me rapportera rien ! Cher père, tu m'as toujours parlé du développement de l'Algérie, du rôle de la jeunesse, et je ne te remercierai jamais de m'avoir aidé à trouver un emploi dans cette vieille usine où tu as trimé toute ta vie. Tu as gardé tes idéaux et tu étais toujours fier de dire que l'Algérie de la justice et de la répartition des richesses n'était pas un programme politique propre à un parti, mais une vision sacrée inscrite dans la

Révolution de Novembre. L'Algérie pour laquelle se sont sacrifiés les martyrs ne peut pas être autre chose que l'Algérie d'un puissant secteur public, de la justice sociale, de la juste distribution des biens, de la médecine et de l'enseignement gratuits, des vastes plans de développement. C'est toi qui m'as appris tout cela.

«Cher père, j'ai travaillé consciencieusement à l'usine et j'ai donné le meilleur de moi-même. Durant les années du terrorisme, j'ai passé de longues nuits à garder ce lieu de travail et lors d'une lâche attaque menée par ceux auxquels on pardonne aujourd'hui, j'ai perdu l'un de mes meilleurs amis ! En fait, j'ai gardé cette usine au chaud pour les nouveaux milliardaires !

«Cher père, je ne rentre pas parce que je sais que les nouveaux riches qui achèteront l'usine ne nous paieront pas bien et je sais aussi qu'ils chasseront beaucoup d'entre nous. Tous nos sacrifices ne représenteront rien pour ces vampires du dinar et du dollar, qui vont amasser de grosses fortunes qu'ils fructifieront rapidement avant de les envoyer à l'étranger.

«Papa, je te dis adieu, car ce pays ne m'appartient déjà plus. J'ai gardé leur usine et j'ai failli être tué à cause de cela. Qu'ils en jouissent et qu'ils aillent au diable !

«Ciao. Abdelhamid»

• Lettre de Djamilia à son oncle

«Cher oncle, je t'écris aujourd'hui parce que je n'ai pas à qui m'adresser pour un problème très grave qui m'est tombé sur la tête. Mon mari est gravement malade. Depuis que notre fils est mort au maquis, tué par les terroristes, le pauvre a totalement perdu la raison. C'est arrivé le jour de l'enterrement de ce fils chéri, que nous continuons d'appeler «martyr», malgré l'opposition de Si Salem qui dit qu'il ne faut plus dire comme ça pour cause de réconciliation nationale. Tu connais Si Salem, c'est un parent de mon mari qui était vendeur de brochettes dans la banlieue et qui est devenu grand milliardaire. Il passe son temps à naviguer entre le FLN et le RND et il est content de voir les gens de Hamas et des autres partis dont on ne parle pas beaucoup soute-

nir la réconciliation dans des rassemblements où il y a beaucoup de monde avec de très grands portraits du président. Il dit que l'Algérie qui avance, c'est ça et que la réussite est au bout du chemin. Il dit aussi que ceux qui s'opposent à la paix sont des traîtres. Je dois en être une moi qui ne pardonnerai jamais aux assassins de mon fils...

«Revenons au sujet qui me pousse à t'écrire. Saâd, mon mari, a perdu la raison, mais ce n'est pas cela qui est le plus grave. Depuis quelque temps, les médecins ont découvert une terrible maladie qui peut l'emporter s'il n'est pas opéré rapidement. Les cliniques ont demandé huit millions et tu connais notre situation. Si je ne réunis pas cette somme dans les prochains jours, il arrivera un malheur à Saâd. Je le sens ! C'est pourquoi je te demande, au nom de la famille, de m'aider avec six millions. J'ai en effet réussi à rassembler deux briques grâce à l'aide de parents et amis. Quelqu'un m'a dit d'aller dans un grand hôpital d'Alger. Mais je ne connais personne. Y en a même un qui m'a dit, sans trop réfléchir, d'écrire au ministre de la Santé pour une prise en charge à l'étranger. Il est fou ! Il ne sait pas, le pauvre, que les hôpitaux européens, c'est pour les responsables et les riches.

«Cher oncle, ne m'en veux pas d'avoir été longue dans cette missive de la dernière chance. Mais mon mari a besoin d'aide et j'irai jusqu'au bout pour le sauver. Je sais que ce pays n'est plus le mien. Mon seul espoir, c'est toi !

«Ta nièce qui attend une réponse positive.»

M. F.



Par Maâmar FARAH
farahmaamar@yahoo.fr

Le Soir sur Internet :

<http://www.lesoiralgerie.com>

E-mail : info@lesoiralgerie.com

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr

laalamhakim@hotmail.com

LE BONHEUR MESURÉ !

Les spécialistes sont formels. L'Algérie va devoir faire face à une grave pénurie de farine. Ça devait bien arriver un jour. Depuis le temps qu'ils...

...nous roulent dedans !

C'est le genre de mutations qui doit s'opérer de nuit, lorsque tout le monde dort. Sinon, je ne comprendrais pas. Je ne comprendrais pas comment le régime qui cadenas, le régime qui applique le ballon, le régime qui envoie ses meutes de walis à l'assaut des journaux, le régime qui condamne, le régime qui emprisonne, le régime qui invente le délit de bons de caisse pour embastiller les plumes, ce régime-là, au petit matin, dès le premier chant du coq, dès le premier rayon de soleil qui darde, dès les premiers coups de klaxon et les premiers bouchons sur les routes se transforme en pouvoir soucieux de promouvoir la presse et de lui assurer un développement harmonieux. Mes amis du syndicat ont le droit de se montrer et de se déclarer satisfaits par ce genre de transmutations génétiquement époustouflantes. J'ai la satisfaction un peu plus difficile, un brin plus renâclante, un chouïa plus regardante. J'ai le malheur d'avoir peut-être grandi un peu trop vite et de ne plus croire

que Blanche-neige ait pu passer autant de nuits dans la maison des 7 nains sans avoir, au moins une fois, éveillé et mis en émoi les sens et la libido de Malicieuse. Car Dieu de Dieu ! C'est bien le gouvernement dont Boukerzaza porte la «bonne» parole qui, aujourd'hui encore, lance à tour de bras des radios locales, duplicatas insipides des nationales, photocopies en trois exemplaires d'une seule et même télévision, mais refuse d'ouvrir le champ de l'audiovisuel à l'expression privée. C'est bien ce même gouvernement et ce même régime qui s'offre des «journaux gratuits» pour assurer la promo de son affligeant spectacle de gouvernance. Comment et par quelle bizarre alchimie le même régime, qui censure et emprisonne, se découvre subitement, aujourd'hui, l'envie furieuse de faire guili-guili et risette à ceux-là mêmes qu'il censurait et emprisonnait hier encore, il y a quelques petites heures à peine ? Mais bon, si mes amis du syndicat tiennent absolument à exprimer leur satisfaction, je ne vais pas non plus jouer au trouble-fête. Festoyons ! Festoyons ! Même si j'ai bien peur que ça soit nous qui figurons au menu de ce festin. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

